JEUNESSE TURQUE par ABDUL-HAQ

Comme partout dans le monde en ce moment, la jeunesse turque est divisée en deux groupes principaux : 1. une petite minorité presque athée et agissante ; 2. l'immense majorité croyante qui souffre de multiples difficultés pour vivre à sa guise.

Battue certes dans la première guerre mondiale, par suite de la défaite allemande, la Turquie est presque le seul pays musulman dans le monde qui n'ait pas été colonisé par l'occident chrétien démoralisant.

Après avoir enlevé à l'empire ottoman ses provinces à majorité chrétienne, comme l'Autriche-Hongrie, les Balkans, etc., la croisade découvrit, il y a plus d'un siècle, un nouveau moyen pour faire une brèche dans le bloc solide de l'empire ottoman comportant les régions musulmanes. Abusant de l'hospitalité et sous le saint nom du service humanitaire, elle ouvrit partout des écoles dirigées par les missionnaires. Dans les provinces turcophones, on y inculquait que la race turque est la plus glorieuse du monde ; dans les provinces arabes : la race arabe est la meilleure ; on faisait de même des races kurde, berbère, persane et ainsi de suite. Quel peuple ne serait flatté par de tels compliments venant des étrangers ? Au début on ne s'aperçut pas du mal. Mais le jour où un individu se crut d'abord un membre de telle race et ensuite un musulman, il perdit le droit de gouverner même les coréligionnaires d'une autre race. C'était là d'ailleurs l'idole que l'Islam était venu briser — car appartenir à une race, peu importe linguistique, ethnique, chromatique ou géographique, n'est qu'une fatalité où l'individu n'a aucun choix, et où sa race ne dépasse jamais une poignée d'humanité — pour enseigner une autre notion plus noble de solidarité et de cohésion, où non seulement chacun a la faculté du choix et de l'autodisposition, mais qui est en même temps capable d'englober la totalité des humains. Il s'agit de la « nationalité » basée sur l'idéologie commune, au-dessus de la communauté de la langue, de la couleur, de la peau, du lieu de naissance.

Le piège était mortel. Seuls en ont réchappé : 1. les esprits très réfléchis dans les pays à majorité musulmane ; 2. les Musulmans des pays à majorité non-musulmane.

NOUVELLE TURQUIE

La défaite de la Turquie dans la première guerre mondiale entraina, comme on le sait, la séparation des provinces non-turques. Mais la Turquie devenant purement turc ne pouvait pas oublier le fait tragique que les coreligionnaires non-turcs avaient collaboré avec l'ennemi. Ce furent malheureusement les Arabes. La haine anti-arabe fut facilement transformée, par « amis » de la Turquie, en quelque chose d'anti-islamique.

Plusieurs faits ont contribué en ce sens. Certains des ministres les plus écoutés du chef de l'Etat étaient des non-Musulmans (dont les ancêtres avaient adoptés les noms islamiques, pour obtenir des postes de responsabilité dans l'administration, mais qui avaient gardé leur ancienne religion dans la famille). On attribua la défaite de la Turquie à son orientalité : il faut s'occidentaliser pour être aussi évolué que l'Occident. On abolit l'alphabet arabe, et du même coup tout l'héritage millénaire fut perdu, et il fallait recommencer. On montra les bienfaits de la tolérance religieuse et on abolit l'enseignement religieux des écoles étatiques. La suppression des écoles privées vint sans coup férir. Sous le prétexte qu'elles retardaient la modernisation, les confréries spirituelles furent également fermées. On voit ainsi que les adeptes d'Abou-Djahl et d'Abou-Lahab dans les pays arabes ne sont pas tout à fait innocents de cette détérioration islamique en Turquie. Mais oublions le passé et songeons à réparer le tort subit, car Dieu merci, tout n'est pas irrémédiablement perdu.

Les confréries furent supprimées, mais elles ont résisté dans la clandestinité aux assauts de l'anti-islamisme. L'alphabet arabe fut aboli pour la langue turque, mais deux considérations ont voulu qu'on l'enseigne, de façon restreinte, certes, aux jeunes : pour pouvoir réciter le Coran, on autorisa aux imâms des mosquées de l'enseigner à ceux qui le désireraient ; parmi les universitaires, les étudiants de l'histoire turque et de la littérature turque étaient obligés de l'apprendre pour se servir des documents de l'époque pré-latine. **Dans les dernières années de sa vie, Kemal Atatürk avait recommencé à écrire ses décisions sur les dossiers officiels en caractères arabes.** On n'est pas sûr de ce qu'il désirait, et il mourut avant de décider quelque chose de nouveau à ce propos.

J'ai appris d'une source diplomatique que l'enseignement religieux recommença en Turquie sur la recommandation américaine, car on avait constaté que le communisme faisait des conquêtes parmi la jeunesse qui ne recevait absolument aucun enseignement religieux dans les lycées et les universités. Mais d'autres faits sont plus connus.

Pour gagner des votes, comme il parait, le défunt parti démocrate (d'Adnan Menderes) avait promis l'enseignement religieux dans les écoles. Venu au pouvoir, le président de la République, Celal Bayar (prononçez : Djalâl Bâyâr) hésita. Il voulut s'en débarrasser, tout en gardant la bonne grâce auprès des électeurs. Le gouvernement eut recours à un référendum auprès des parents d'élèves et l'on croyait que les grandes villes « évoluées », comme Istanbul et Ankara voteraient contre la réintroduction de la religion dans les programmes scolaires. Mais quand environ 90 % à Istanbul et 95 % à Ankara votèrent pour l'instruction religieuse, le gouvernement ne put plus se dérober. D'abord les écoles primaires, plus tard les écoles secondaires ont inclu ce sujet dans leurs programmes. Au début, il y avait évidemment des abus par manque total de cadres.

Un autre fait bien providentiel : un jour les journaux publièrent une petite nouvelle que dans tel village, on dut enterrer un mort sans l'office funéraire **(salât al-djanâza)**, parce que personne dans le village ne savait diriger cette cérémonie religieuse. L'opinion publique se révolta. Le gouvernement autorisa alors l'établissement à Istanbul d'un lycée pour la formation des imâms et des khatibs. Ce fut d'abord au niveau du secondaire, puis on y ajouta un institut d'études supérieures islamiques, décernant les diplômes de licence. Cet enseignement a une grande attraction et le niveau va de plus en plus croissant. On y compte des milliers d'élèves. A part ces instituts, l'université d'Ankara a toute une faculté de thologie islamique, et elle est même fréquentée par des jeunes filles. A l'université d'Istanbul on se contente d'un institut de recherche islamique comme partie de la faculté des lettres et des sciences humaines mais ses cours attirent les étudiants de toutes les facultés.

Pendant longtemps, il n'y eut qu'un directeur des affaires religieuses et de habous (Evkâf, en turc), dépendant du premier ministre, mais depuis 1966, il y a un ministre dans le cabinet. Cette administration a publié un nombre considérable d'ouvrages religieux, la traduction du Coran, des ouvrages du Hadith, etc.

Malgré l'interdiction formelle, la Turquie est actuellement inondée de missionnaires chrétiens, qui viennent comme touristes et importent clandestinement la littérature chrétienne. Jusqu'à maintenant, il y a plutôt la conversion de certains touristes européens à l'Islam. Un pasteur français a raconté à un de mes amis, qu'il a passé, avec toute sa famille (6 personnes), plusieurs mois das les villages d'Anatolie. En vacan-

(Suite page 13)

JEUNESSE TURQUE

(Suite de la page 7)

ces, ses deux filles portaient des shorts. Dans un village, on a craché sur elles. Intervenant dans la conversation, la mère de famille ajouta : on nous a donné une bonne leçon, nous qui étions les représentants de la religion chrétienne. Un « journaliste » américain me posa un jour à Istanbul la question : « Pourquoi les Turcs n'embrassent-ils pas le Christianisme ? » A cette question toute américaine, ma réponse spontanée fut : « Il faut naître chrétien pour apprendre dès l'enfance certaines croyances ; plus tard, c'est difficile pour un étranger. »